Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 16 (1928)

Heft: 297

Artikel: Femmes et clubs de femmes aux Etats-Unis

Autor: La Harpe, Jacqueline de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-259558

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pour se rendre compte si vraiment elles ont les qualités nécessaires à cette profession. Toutefois l'expérience et la maturité nécessaires à une personne occupant un poste de directrice ou de gérante ne se manifesteront qu'après plusieurs années de travail pratique.

Les gérantes et les directrices de restaurants sans alcool constituent elles aussi une catégorie de gouvernantes de maison. Elles suivent, pour se préparer à cette carrière spéciale, des cours spéciaux *(Vorsteherinnenkurs)* organisés par l'Association féminine zurichoise des restaurants sans alcool. Ce cours dure un an, et est gratuit, ainsi que l'entretien et le logement. Les élèves n'y sont admises qu'à l'âge de 25 ans et ne devraient s'y inscrire que si elles ont vraiment l'intention de devenir directrices ou gérantes d'hôtels, de pensions ou de restaurants.

(Communiqué par l'Office suisse des Professions féminines.)

(Reproduction autorisée seulement in extenso *et avec indication des sources.)*

Avant Noël et le Nouvel-An : un cadeau bienvenu

Nos abonnés et nos lecteurs trouveront encartée dans ce numéro une **carte-cadeau** *qui leur permettra d'offrir à leurs amis et connaissances un abonnement au MOUVEMENT FÉMINISTE en cadeau pour 1929. Cadeau simple et agréable en effet, que celui qui dure tout le long de l'année, et qui rappelle ainsi constamment le souvenir de celui ou de celle qui l'a offert, en apportant d'autre part au bénéficiaire mille renseignements nouveaux et intéressants sur l'activité féminine à travers le monde et dans tous les domaines.*

Il suffit pour utiliser cette carte-cadeau de la remplir en indiquant bien exactement les noms et adresses demandés, de l'expédier sous enveloppe à l'Administration du MOUVEMENT FÉMINISTE, 14, rue Micheli-du-Crest, Genève, et de verser en même temps à notre compte de chèques postaux **N° I. 943,** *le montant de cet abonnement, ou de ces abonnements-cadeaux (Prix : 5 fr. pour la Suisse, 8 fr. pour l'étranger). Notre Administration se charge de faire parvenir cette carte à leurs destinataires dans le plus bref délai, et exprime d'avance tous ses remerciements à ceux qui, en étendant de la sorte le cercle des lecteurs de notre journal, lui aident d'autre part à augmenter cet effectif d'abonnés qui est la base essentielle de sa situation financière.*

VARIÉTÉ

Femmes et clubs de femmes aux Etats-Unis

Un des traits prédominants de la femme américaine est sa conscience sociale, par quoi j'entends le sentiment qu'elle a de sa valeur, non en tant qu'individu seulement, mais en tant que membre de la société, entité politico-sociale. La conception presque mystique du bon citoyen, qui fleurit en Europe aux époques de révolutions, semble exister à l'état chronique aux Etats-Unis : les vertus civiques sont enseignées dans les écoles, encouragées par des associations de tous genres, et hautement prisées par l'élite du pays. Cette conscience sociale est sans doute pour beaucoup dans l'existence des innombrables clubs de femmes que l'on trouve aux Etats-Unis, clubs à raison sociale et commerciale, ayant leurs bâtiments, leurs périodiques, leurs bibliothèques, et comptant souvent des milliers de membres.

C'est ainsi que l'année dernière, San Francisco a vu l'inauguration du *Club des Femmes de l'Ouest*. L'édifice compte douze étages et a coûté près d'un million de francs couvert par obligations. Situé au cœur même de la ville, la vue dont on jouit de « la chambre de soleil en plein air sur le toit », s'étend sur toute la cité et, par delà les maisons, sur la baie et ses îles. Trois étages sont occupés par des chambres réservées aux membres résidents : service d'hôtel. Les autres étages comprennent des salles variées ouvertes à tous les membres : bibliothèque, salons, salle à manger avec service de restaurant, imposante salle de bal, grand salon pour jeu de cartes, salle de correspondance, piscine, salle de gymnastique, d'escrime et, sur le toit, piste pour s'exercer au golf. D'autres salles enfin sont d'utilité publique : deux salles de concert, une salle de théâtre, une galerie d'art, et, au plein-pied, quelques magasins : objets d'art, tentures et meubles, robes et confections, sans oublier l'indispensable *beauty parlor*. Un certain nombre de clubs de moindre importance sont hospitalisés dans l'édifice et y ont leur siège officiel. Le tout est bâti et meublé dans un style cossu, un peu froid peut-être en dépit de sa richesse, mais témoignant d'un réel souci de bon goût et d'élégance.

Le Chant du berceau

Dans un couvent de dominicaines espagnoles, la porterie, où, dans l'épaisseur du mur, se trouve le tour, s'ouvre par de grandes baies sur un cloître étroit, fermé de hauts murs, que dépassent les cyprès d'un jardin clos.

C'est aujourd'hui la fête de la très révérende mère-supérieure et ses filles s'empressent autour d'elle, les mères vêtues d'épaisse bure blanche et coiffées de voiles noirs, et les novices suaves et fines sous leurs voiles blancs. Tout ce petit monde babille et les caractères se dessinent. La supérieure est toute de bonhomie souriante et d'indulgente autorité; la mère-vicaire gronde sans cesse et voit partout manquement à la règle et péché; la directrice des novices réprimande et encourage; la sœur Marcelle, fantasque et rieuse, est mise en pénitence pour avoir dénoncé une bonne mère gourmande qui a trempé son doigt dans la crème. Quand les quatre novices babillent, on croirait entendre des cris d'hirondelles.

La sonnette de la porte a tinté, et du tour on a extrait un présent d'anniversaire accueilli avec joie: un canari dans sa cage. Les révérendes mères vont à la chapelle et laissent ensemble les quatre petites sœurs, avec permission de parler librement entre elles. Elles commencent par se regarder tout embarrassées, puis, en une scène exquise, elles s'entretiennent de leurs rêves. Sœur Jeanne de la Croix, qui a laissé à la maison sept petits frères et sœurs dont elle s'occupait avec bonheur, sent dans ses songes la douceur du poupon dernier-né pressé contre son cœur. Sœur Marcelle rêve chaque nuit qu'elle s'envole hors des murs du couvent, vers des pays de soleil et d'enchantement...

Mais voici que la sonnette du tour fait entendre sa voix grêle comme un chant d'insecte. A la salutation: *Ave Maria purissima*, murmurée dans le petit guichet par une des blanches novices, aucune voix ne répond. Etonnées, apeurées, les sœurs retirent du tour une corbeille recouverte d'un linge grossier. Encore un cadeau pour la très révérende mère... La plus curieuse des quatre, sœur Marcelle,

Cliché Mouvement Féministe

Mme MARTINEZ SIERRA
l'un des auteurs du Chant du Berceau

Etre membre d'un club de ce genre: c'est le bonheur auquel aspirent la plupart des femmes de ce pays. Cela leur donne non seulement le privilège de se servir du bâtiment, d'y venir s'y reposer ou lire entre deux courses en ville, d'y donner rendez-vous à une amie, ou d'y amener leurs invités pour une partie de bridge ou pour une soirée dansante, d'assister enfin aux conférences, concerts et cours organisés par le club, mais encore cela leur donne un certain état social. La finance d'entrée et les souscriptions annuelles de quelques-uns de ces clubs sont fort élevées, ce qui les rend éliminatoires pour certains budgets; de plus, ne peut entrer qui veut. (A ce propos, il est amusant de constater que les préjugés de classes qui, comparés à ceux d'Europe, sont pour ainsi dire inexistants ici dans l'Ouest des Etats-Unis, se retrouvent malgré tout, mais sous une autre forme!) Malgré cela, la liste des candidates à la qualité de membres est toujours longue. D'où il faut conclure que les avantages que vous procurent ces clubs sont immenses...

Mais, à tout prendre, il serait faux de ne vouloir jauger ces clubs que par leurs avantages matériels et mondains. A qui les juge de plus haut, ils présentent un intérêt plus profond et révèlent leur véritable valeur: le rôle qu'ils jouent dans le développement et la propagation des aspects supérieurs de la civilisation aux Etats-Unis ne saurait être sousestimé. La femme américaine est étonnamment consciente dans ce domaine de ses devoirs et de ses responsabilités. Il y a lieu de mentionner à ce sujet la campagne menée en 1925 par le Club des Femmes de l'Ouest contre les narcotiques, ou l'intérêt qu'il prend à la question des tribunaux pour mineurs. On pourrait citer bien d'autres exemples encore. Mais je n'en veux aujourd'hui de meilleure preuve que l'admirable devise de la Fédération des Clubs de Femmes de la Ville et du Comté de San Francisco, devise qui à elle seule est tout un programme: *orgueil civique, coopération, progrès.*

Jacqueline de La Harpe.

Une enquête

La *Revue suisse d'hygiène* a publié, dans un de ses derniers numéros, la très intéressante enquête menée à Genève par Mlle Germaine Thurig sur les conditions de vie des enfants qui travaillent pour un salaire après les heures d'école. La lecture des résultats de cette enquête est émotionnante, car derrière les chiffres, se devinent de petits visages pâlots et de jeunes corps fatigués. Et aussi la misère de ces intérieurs, où le mince salaire des enfants est tout à fait nécessaire.

L'enquête de Mlle Thurig porte sur les 201 enfants des écoles primaires genevoises (150 garçons et 51 fillettes), qui travaillent pour un salaire après leurs heures d'école. Sur 162 enfants, 33 sont orphelins de père, 6 ont des parents divorcés, 2 ont un père qui ne subvient plus aux besoins de la famille, 1 a été abandonné par son père, 1 est enfant illégitime, et 119 ont père et mère. Le 29,5 % des pères de ces enfants qui travaillent n'ont pas de profession proprement dite.

Les magasins où ces enfants sont employés sont surtout des magasins d'alimentation, de mode et de vêtements, puis viennent les couturières et repasseuses. On s'étonnerait de ne voir mentionnés que quatre vendeurs de journaux, si l'on n'apprenait, ou qu'ils sont employés par des tiers, ou que leurs parents sont inscrits comme vendeurs, les administrations n'engageant pas des enfants directement.

Sur ces 201 réponses, on peut indiquer comme cause du travail de la bonne moitié des enfants, la misère du ménage. En outre, il est des parents qui n'ont pas absolument besoin du gain des mioches, mais qui exigent qu'ils travaillent, parce qu'eux, à cet âge, travaillaient déjà. D'autres emploient le gain des enfants à mettre un peu d'huile dans les rouages, à payer de meilleurs vêtements, de meilleurs repas, etc. Un seul petit Genevois travaille entre ses heures d'école pour son bénéfice particulier, pour s'acheter une bicyclette.

Les chiffres établis par l'enquête de Mlle Thurig quant à la durée du travail par semaine donnent à réfléchir sérieusement. Les garçons travaillent en moyenne plus que les filles, car ils sont occupés (en moyenne) 21 heures 21 minutes par semaine, les filles 19 heures 42 minutes. Voilà donc des enfants dont quelques-uns pourraient revendiquer la semaine de quarante-huit heures, puisqu'il leur arrive de travailler (heures d'école comprises) cinquante-cinq heures et même plus.

Une première conséquence fâcheuse de ce triste état de choses, c'est que l'enfant rentre parfois assez tard chez ses parents, étant chargé après sept heures du soir de commissions trop lointaines ou de corvées supplémentaires. Pour les mamans, ces rentrées tardives des petits sont angoissantes. Il est, en outre, des enfants qui travaillent le dimanche à porter le lait. Quant à la répercussion sur la santé des écoliers employés en dehors de leurs heures de classe, il est évident que les journées de travail trop longues risquent de leur faire du mal; on peut citer trois cas d'enfants qui travaillent dont la santé est très précaire. Dans beaucoup de cas, les enfants n'ont pas le

---

naturellement, soulève le coin du linge. Exclamations, auxquelles se joignent les voix des religieuse revenues de l'office. Dans la corbeille, un beau poupon dort paisiblement. Un billet dit que cette petite fille est née d'une mère indigne qui ne sait même pas qui en est le père... Que les religieuses veuillent bien accueillir l'enfant et l'élever loin du mal. « Si elle reste avec moi, écrit la mère, ma fille deviendra ce que je suis moi-même. »

Grand conciliabule des saintes femmes. Seule, la voix discordante de la mère-vicaire parle de rejeter dans la rue l'enfant du péché. Les novices, que nul ne consulte, tremblent d'une attente éperdue. Joie de tout le couvent quand la supérieure accepte la garde du bébé, et quand le vieux docteur, appelé pour soigner une religieuse malade, offre à l'enfant sans nom un des patronymiques dont il est abondamment pourvu, ainsi qu'il sied à un Espagnol de bonne souche.

Sœur Jeanne de la Croix, laissée seule auprès du poupon, avec l'injonction de suivre à distance les vêpres auxquelles la cloche appelle les dominicaines, s'agenouille devant le berceau rustique et s'efforce de prier sans distractions. Mais les yeux qu'elle lève au ciel sont attirés par le petit enfant. Mais les mains jointes pour la prière se séparent et l'étreignent. Mais aux paroles d'adoration mystique succèdent les mots caressants d'une âme puérilement maternelle.

Assourdis par l'éloignement, résonnent les chants des religieuses. Dans sa cage, le canari change de bâton et siffle gaiement. Le cœur débordant d'amour, la petite nonne assure au poupon qu'elle sera pour lui la meilleure des mères.

* * *

Dix-huit ans après. Dans la grande salle du couvent, qu'une grille sépare du parloir où ont accès les personnes étrangères, nous retrouvons la Supérieure un peu cassée, mais toujours gaie, les révérendes mères vieillies, mais sereines, la mère-vicaire un peu moins acerbe, et les remuantes novices devenues de dignes religieuses. Toutes s'affairent à de délicats travaux qu'il s'agit de terminer au plus vite. Au milieu d'elles, une grande malle de voyage où se dépose, pièce après pièce, un trousseau virginal.

Un rire frais éclate au loin, puis se rapproche, alternant avec les roulades d'une joyeuse chanson. Et l'enfant choyée des religieuses fait son apparition, vêtue d'une petite robe bleue de coupe quasi-monastique, mais qui ne cèle rien de sa grâce souple, et les cheveux simplement noués et piqués de trois fleurettes roses. Le coffre de voyage, et la jolie lingerie, et les robes aimables, c'est pour elle qui se marie demain et quittera le couvent ce soir encore. Le bon parrain-docteur a fait se rencontrer la jeune fille et un brave garçon. On s'est aimé. On va partir tous deux pour les Amériques, où attendent des terres à cultiver.

La révérende mère-supérieure a voulu voir de ses yeux celui auquel elle remet la garde de l'enfant adoptive. Voici le fiancé derrière la grille. Il ne distingue rien de la salle et des dominicaines, car on a fait l'obscurité. Des voix graves, implorantes, infiniment touchantes, l'adjurent de veiller sur l'âme jeune et croyante qui lui est confiée. La petite fiancée élève parfois sa voix rieuse, dont le cristal se fêle à l'idée de la séparation si proche.

On ne peut imaginer scène plus émouvante que les dernières paroles qu'échangent la mère Jeanne de la Croix et l'enfant qu'elle a tant aimée. Les conseils que la dominicaine donne à la petite fiancée font penser qu'il n'est pas absolument nécessaire de vivre dans le monde pour le connaître assez bien...

L'étrange duo du jeune homme et des religieuses prend fin. L'harmonie troublante de la voix mâle, ardente et frémissante, alternant avec les accents mesurés et lents des religieuses et les cris d'alouette de la jeune fille grisée d'amour et de liberté prochaine, fait place aux sanglots des adieux. Le docteur devenu vieux, si vieux que les religieuses ne songent même plus à abaisser leur voile en sa présence, entraîne l'enfant éperdue. Quand elle a disparu, et quand l'huis de la chapelle s'est refermé sur les religieuses, la mère Marcelle regarde encore la porte qu'a franchie la fiancée, la porte